

## Bruges ou le Règne du silence.

Les villes sont un peu comme les femmes : elles ont leur temps de jeunesse et d'épanouissement; puis vient le déclin, et les lézardes chaque jour accrues au long des murs augmentent péniblement les rides de leur vieillesse.

Combien qui furent naguère les cités riches et belles, ont une fin de vie abandonnée; pauvres aïeules qui se raidissent avec des airs déchus, conservant tout au plus quelques monuments : blasons de pierre, armoiries familiales qui seuls attestent leur ancienne et authentique noblesse. La plupart ont tourné au mysticisme, villes devenues religieuses, qui égrènent, dans le soir, le chapelet de fer des carillons !

En Flandre surtout, dans la Flandre flamande, en ce silence de province si proche d'ici et qui semble si lointain, il y a ainsi des villes tombées dans la misère ou l'oubli : Ypres, Furnes, Courtrai, Audenaerde, ces mélancoliques veuves des Communiers; mais parmi ces déchéances de l'histoire et cette détresse entre toutes lamentable, une agonie de ville — c'est Bruges, la reine détrônée, qui se meurt là-bas de la mort la plus taciturne et la plus émouvante, parce que Bruges aujourd'hui oubliée, pauvre, seule dans ses palais vides, fut vraiment une reine dans l'Europe d'autrefois, une reine avec le faste d'un train de cour légendaire, au bord des vagues, une reine que Venise saluait comme une sœur plus heureuse et jalousait d'au-delà les horizons.

Comment cette splendeur d'or et d'étoffes somptueuses a-t-elle fait place au déclin de Bruges qui grelotte maintenant dans la nudité de ses pierres ?

Voici le drame. Jadis la ville communiquait avec la mer par le Zwyn qui, passant à Damme, roulait jusqu'à elle ses eaux profondes, fleuve royal où pouvaient évoluer les 1.700 navires équipés par Philippe-Auguste contre les Flamands et les Anglais. Alors les navires du monde entier arrivaient jusqu'à elle et s'amarraient dans son port.

Un jour, en 1475, la mer du Nord brusquement se retira; du coup le Zwyn fut tari, sans qu'on ait jamais pu le désensabler ou y rétablir une circulation d'eau; et Bruges, dorénavant éloignée de cette vaste mamelle de la mer qui avait nourri ses enfants, commença à s'anémier, et depuis quatre siècles elle agonise.

Combien émouvante en cette séculaire phtisie où la ville frappée à mort crache une à une ses pierres — comme des poumons — émouvante surtout en cet automnal matin de novembre, sous un ciel dont la pâleur s'apparie à la sienne !...

Ça et là, quelques palais dorés, polychromés, sertis comme des orfèvreries, énormes écrins de pierre que la reine dépossédée a gardés. Plus loin, le rude beffroi, couleur de lie, de rouille, de sang et de couchant, sans ornements ni sourires de sculpture, tragique et belliqueux, parti comme en guerre vers le ciel avec les flèches de ses pinacles et le vaste bouclier de son cadran.

Tandis que l'immense tour laisse la ville à ses pieds et jette sur elle son immense ombre indifférente, voici, d'un air plus apitoyé, comme les servantes de son agonie, des femmes du peuple dans l'éloignement des rues qui circulent d'un pas amorti sur la mousse et sur l'herbe encadrant les pavés. Elles sont ensevelies en une grande mante à plis raides dont le capuchon relevé leur cache toute la tête. C'est le costume local : une cloche de drap noir aux balancements mélancoliques, et, là-bas, dans

le lointain, on croit entendre agoniser leur marche comme un glas.

Douceur de cheminer à présent dans la ville léthargique, à travers des songes et des souvenirs, au long des rues jamais droites, toujours capricieuses, ménageant, à chaque pas de lente flânerie, une surprise et un imprévu. Oh ! les façades anciennes et rares, avec des bouquets sculptés qui se fanent, des cartouches où des satyres se débandent dans l'effritement de la pierre, des têtes de femmes dont la pluie et la poussière ont défleuri la bouche.

Partout des ornements, un caprice, un symbole, un emblème, des armoiries ou des enseignes que le temps a patinés comme avec la cendre des années !

Partout des perrons avec des balustrades; partout des pignons qui montent aussi comme des escaliers aux marches régulières escaladées par les regards qu'attirent un oiseau de fer, au sommet, ou quelque girouette inconsolable. Sur les murailles, des ancres en forme de chiffres qui attestent leur authentique vétusté; des bas-reliefs subsistant à demi rongés; des briques éraflées par d'immémoriales blessures, d'un rouge de sang caillé; puis encore des écus blasonnés d'un Lion ou d'une Demi-Lune se balançant à des tringles rouillées, à la porte d'antiques hôtelleries. Et aux fenêtres, des vitraux d'un glauque triste, enchâssés en des losanges de plomb; et rien ainsi n'arrive au dehors de la vie intérieure des maisons, comme abandonnées et mortes !

Ici la sourdine des sons s'apparie à la sourdine des couleurs, car toutes les façades s'effacent en des nuances de jaunes pâles, de verts éteints, de roses surannées qui chantent doucement la silencieuse mélodie des teintes fanées.

On ne sait quelle obsession de cierges et d'encens vous poursuit à travers ce dédale des rues pacifiées; à chaque carrefour des Madones, en des armoires de verre, habillées de velours et de dentelles, couronnées d'argent, honorées de fleurs et d'ex-voto. Puis, des calvaires, des chapelles, des oratoires où sont des reliques à baiser, des cires à allumer sur des ifs de fer aux branches noires, — et les grandes églises enfin aux tours énormes environnées de lugubres corneilles : Saint-Sauveur et Notre-Dame, dont on regarde à peine la décoration touffue, luxueuse, les marbres, les riches boiseries, les vitraux en fleurs, les œuvres d'art entassées parmi lesquelles rayonne une Vierge de Michel-Ange.

Tout cela chavire dans l'immense impression mortuaire que la ville nous a donnée peu à peu et qui se continue ici même dans la sombre cathédrale où sont les émouvants sarcophages de Charles-le-Téméraire, couché sur le dos, les mains jointes, les pieds sur un lion — la force — et de Marie de Bourgogne, en robe de marbre, les pieds sur un héraldique lévrier — la fidélité. Et combien d'autres tombeaux : toutes les dalles sont des pierres tumulaires, avec des têtes de mort, des noms ébréchés, des inscriptions rongées déjà comme des lèvres de pierre... La mort elle-même ici est effacée par la mort !<sup>1</sup>

Mais, à de certains jours, tout s'anime d'une vie soudaine et inusitée. Comme aux appels d'un invisible clairon que les Anges auraient embouché, toutes les Vierges et les Sacré-Cœur vont descendre de leurs piédestaux; les bannières vont frissonner comme des robes revêtues. Et voici le portail qui s'ouvre : c'est la fête du Saint-Sang; et dans les premières chaleurs de mai sort et s'avance, par la ville ressuscitée, la Procession : des enfants de chœur en robes rouges : de petites filles en blanc, par centaines, en des mousselines de neige, effeuillant des corbeilles, menant l'agneau pascal pavoisé de rubans; puis les chevaliers de Terre-Sainte, les Croisés en drap d'or et en armure; les princesses de l'histoire brugeline, sur des chevaux caparaçonnés, en de somptueux et authentiques costumes. Car dans ces processions ou ces cortèges historiques, ce sont les jeunes gens et les jeunes filles des plus

---

<sup>1</sup> Le premier article de Georges Rodenbach sur Bruges (1888) contient un lapsus : les tombeaux de Marie de Bourgogne et de Charles le Téméraire se trouvent dans l'Église Notre-Dame.

nobiliaires familles de Flandre qui tiennent les grands rôles, avec des étoffes anciennes, des dentelles de naguère et des bijoux familiaux. Et voici les moines de tous les ordres, psalmodiant sur l'accompagnement des cuivres : dominicains, franciscains, oratoriens, carmes; puis les lévites du séminaire, puis les prêtres, les vicaires, les chanoines en dalmatiques, en chasubles brodées d'or et d'argent et rayonnantes comme des jardins d'orfèvreries. Enfin dans l'encens, les clochettes, les cloches, les psaumes, voilà l'Evêque, mitre en tête, sous un dais, portant le précieux cristal où saigne éternellement l'unique rubis possédé du Saint-Sang.

Et l'on croirait que c'est un rêve, ce fastueux déroulement dans les rues mornes et que, pour un jour, ont pris chair et se sont animés par on ne sait quel miracle les personnages des divins tableaux de Van Eyck et de Memling qui dorment là-bas dans les musées.

C'est un moment d'illusion dans son séculaire abandon : « On fait du bruit dans l'herbe, et les morts sont contents », à dit Hugo. Mais le bruit passe vite et aujourd'hui que je vous y mène, une paix de cimetière règne dans les quartiers déserts, au long des quais taciturnes.

Ces quais de Bruges, combien, dans ma pensive jeunesse, je les ai suivis, confessés, aimés, — avec des coins que j'étais seul à connaître, à consoler, avec des maisons dont les vitres mortes me regardaient !

Et, dans la prison des quais de pierre, l'eau stagnante des canaux où ne passent plus de navires, ni de barques, où rien ne se reflète que l'immobilité des pignons dont les arches décalquées ont l'air d'escaliers de crêpe qui conduisent jusqu'au fond. Et sur les eaux inanimées, des balcons en surplomb, des rampes de bois, des grilles de jardins incultes, des portes mystérieuses, toute une enfilade de choses confuses et déjetées qui sont accroupies au bord de l'eau, avec des airs de mendier, sous des haillons de feuillage et de lierre qui s'effilochent...

Et, comme pour laver ce cadavre de l'eau immobile, sans cesse dégoulinent et ruissellent en pleurant le gargouillis des gouttières, des rigoles, des sources intermittentes, le trop-plein des toits, le suintement des ponts en tunnel, et c'est comme un accord de sanglots et de larmes intarissables. Oh ! les invisibles pleureuses, les larmes des choses dont on entend véritablement ici la tristesse presque humaine !

Seuls, de grands cygnes, les cygnes légendaires de ces canaux, animent ce deuil depuis des siècles, divins oiseaux de neige et de féerie, venus là on ne sait d'où, descendus d'un blason s'il faut en croire la légende d'après laquelle la ville ancienne, pour expier l'injuste condamnation d'un gentilhomme qui portait des cygnes dans ses armoiries, aurait été condamnée à entretenir à perpétuité les cygnes dans ses canaux.

Mais le souvenir de sang ne hante plus les beaux oiseaux expiateurs, car ils naviguent, calmes et blancs. Et le poète, comme Lohengrin, se sent traîné par eux vers les agonisantes banlieues et les sites choisis du *Minnewater*, un nom aux résonances exquises, « le lac d'amour », a-t-on traduit, mais mieux que cela : l'eau où l'on aime ! Et ici, devant ce doux lac semé de nénuphars, où la nuit déroule son chapelet d'étoiles, le rêve décidément s'émotionne, les silences épars entrelacent leurs mailles en un filet de mélancolie dans lequel peu à peu toutes les paroles reploient leurs ailes. Au loin, un carquois gigantesque de tours, de tourelles, de flèches qui hérissent l'horizon, et les tours, Dieu sait quelles ombres, elles allongent en ce moment sur le cœur !

Parmi les remparts, quelques moulins mélancoliques qui tournent d'une aile lassée. Ils ont l'air, dans la reculée, très lentement de moudre un coin de ciel pâle.

Et devant soi, frileusement blotti sous des manteaux de feuillage, avec un long mur d'enceinte comme un cimetière d'âmes, s'allonge l'amas gris et confus des maisons du Béguinage.

Les Béguinages ! Oh ! ces curieux et uniques couvents s'éternisant en Flandre, dans la tristesse des villes mortes, non seulement à Bruges et à Gand, mais en de plus infirmes et déchues : à Courtrai, Termonde, Malines, ces pauvres petites villes dont les cloches sont comme les voix obstinées et chevrotantes.

Le Béguinage, c'est une ville à part dans l'autre ville, un enclos mystique qui demeure comme un coin de prière inviolé.

Au centre, une herbe grasse — étoffée et compacte comme une prairie de Jean Van Eyck. Tout autour, des rues que bordent de chaque côté des murs aussi blancs que des nappes de Sainte Table. Dans ces murs, les portes, peintes en vert, sont historiées d'images en couleurs ou en ferronnerie, avec le nom de chaque couvent, des noms doux, doux sonnants. La « Maison des Anges », la « Maison des Fleurs », la « Maison de la consolation des pauvres »; ou encore, la « Maison de Sainte Béga », sœur de Pépin, qui fut, dit-on, fondatrice de l'Ordre.

Tous ces petits couvents séparés comptent chacun une vingtaine de religieuses, un peu plus ou un peu moins, vivant en communauté, soumises à la même discipline et à la même obédience, sous la direction de la grande dame du Béguinage.

Elles suivent aussi les mêmes offices, et ce n'est pas le moins curieux de pénétrer dans l'église à l'heure des messes et des saluts. Car, selon la règle, elles mettent toutes en entrant, par-dessus leur tête, un énorme voile empesé qui tombe en cassures droites jusqu'à terre; puis vont s'agenouiller côte à côte, et c'est alors — à Gand surtout, où le Béguinage contient plus de 1200 religieuses — comme un glacier aux cônes pointus et blancs qui s'immobilisent sous le vol des cantiques.

La caractéristique de l'Ordre, c'est qu'on y est toujours comme en noviciat sans se lier par des vœux, avec la faculté de sortir quand on le désire, de ces libres couvents, de rentrer dans le monde, de contracter mariage. Mais la chose est rare.

Elles y vivent si calmes, si loin de la vie, passives, machinales, dans le halo de linge de leurs cornettes. tout leur rêve ne va qu'à bien parer, avec des doigts méticuleux, l'autel de l'église, pour les mois de Marie et les neuvaines.

Après les offices, leurs heures s'emploient à des travaux de couture, mais comme si ces doigts vierges ne pouvaient manier que des chose blanches, elles cousent et brodent du linge ou font de la dentelle. Dans l'ouvroir aux murs bleu pâle, elles sont assises en cercle et leurs doigts agiles jouent avec les bobines sur un grand carreau où les fils s'emmêlent autour des épingles de cuivre en blanches combinaisons de fleurs !

Au Béguinage de Bruges, la déchéance environnante a aussi décimé la sainte population cloîtrée là. La moitié des petits couvents sont vides, et les quelques religieuses demeurées ont à peine l'air de vivre dans l'enclos plein d'absence. Vaguement aperçues derrière les vitres closes, on les prendrait plutôt pour les ombres des religieuses d'autrefois venant apporter dans les chambres muettes, à la Madone délaissée, quelques fleurs nouvelles du Paradis.

Au dehors, dans la paix sommeillante des rues, plus de bruit, plus même d'échos; seul, un peu de vent dans les grands arbres dont les feuilles remuées font un bruit de source de qui la plainte se tarit. Comme la ville est loin ! la ville est morte ! Et c'est pour ses obsèques qu'une cloche, là-bas, tinte ! Voici d'autres sonneries, mais si vagues, si lentes, comme d'une pluie de fleurs noires, comme d'une poussière de cendres froides que ces urnes balanceraient du haut des tours lointaines !

Et la paix, un moment troublée par ces titillations de l'espace, s'élargit et submerge jusqu'à la respiration des choses.

On marche à pas étouffés, comme dans une maison où il y a un mort. On n'ose même plus parler.

Car le silence apparaît à ce moment comme quelque chose de vivant, de réel, de despotique qui vit là, seul, comme en un royaume élu pour son exil, qui veut, qui commande, qui se montre hostile à qui le dérange.

Inconsciemment, invinciblement, on subit sa douleur muette, et si par hasard quelque passant approche et fait du bruit, on a comme l'impression d'une chose anormale, choquante et sacrilège. Seules quelques béguines peuvent encore logiquement circuler à pas frôlants dans cette atmosphère éteinte, car elles ont moins l'air de marcher que de glisser, et ce sont encore des cygnes blancs des longs canaux.

Et dans le vaste enclos mystique, on se trouve comme surpris d'être seul à survivre à la mort d'alentour; peu à peu on subit le lent conseil des pierres, et j'imagine qu'une âme saignant d'une cruelle et récente douleur qui aurait marché dans ce silence sortirait de là avec l'*ordre des choses* de ne plus vivre davantage et, au bord du lac voisin, elle éprouverait ce que disent les fossoyeurs de Shakespeare à propos d'Ophélie : ce n'est pas elle qui irait vers l'eau, mais l'eau viendrait au devant de sa peine !

*Evocations. Agonie de villes.*